1re Année. — N° 9. **Quinze centimes le numéro** Le 1er Septembre 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	**10** fr.	**6** fr.
Étranger	**12**	**7**
Outre-Mer. . . .	**14**	**8**

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. LEDOYEN et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er de chaque mois

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 2 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, Palais-Royal, 31, galerie d'Orléans

Paris, le 1er Septembre

ÉTUDE

SUR LE

WILLIAM SHAKESPEARE (1)

De VICTOR HUGO

Suite (2)

IV

Voici encore un passage qu'il m'est impossible de ne pas signaler à l'attention du lecteur : c'est tout un poème, contenu dans un demi-paragraphe. Il s'agit de Lucrèce.

Jugez !

«.... Isaïe confine aux archanges, Lucrèce aux larves. Lucrèce tord le vieux voile d'Isis trempé dans l'eau des ténèbres, et il en exprime tantôt à flots, tantôt goutte à goutte, une poésie sombre. L'illimité est dans Lucrèce. Par moments passe un puissant vers spondaïque presque monstrueux et plein d'ombre : ***Circum se foliis ac frondibus involventes.*** Çà et là une vaste image de l'accouplement s'ébauche dans la forêt : ***Tunc Venus in sylvis jungebat corpore amantum***; et la forêt, c'est la nature. Ces vers-là sont impossibles à Virgile. Lucrèce tourne le dos à l'Humanité et regarde fixement l'Énigme. Lucrèce, esprit qui cherche le fond, est placé entre cette réalité, l'atome, et cette impossibilité, le vide; tour à tour attiré par ces deux précipices, religieux quand il contemple l'atome, sceptique quand il aperçoit le vide; de là ses deux aspects également profonds, soit qu'il nie, soit qu'il affirme. Un jour ce voyageur se tue. C'est là son dernier départ. Il se met en route pour la Mort : il va voir. Il est monté successivement sur tous les esquifs, sur la galère de Trevirium pour Sanastrée en Macédoine, sur la trirème de Caristus pour Métaponte en Grèce, sur le rémige de Cyllène pour l'île de Samothrace, sur la sandale de Samothrace pour Naxos où est Bacchus, sur le céroscaphe de Naxos pour la Syrie salutaire, sur le vaisseau de Syrie pour l'Egypte, et sur le navire de la Mer-Rouge pour l'Inde. Il lui reste un voyage à faire, il est curieux de la contrée sombre; il prend passage sur le cercueil, et, défaisant lui-même l'amarre, il pousse du pied vers l'ombre cette barque obscure que balance le flot inconnu. »

N'est-ce pas magnifique?

Et quelle leçon !

Celui qui croit, Isaie, en plein ciel près des anges; celui qui doute et qui nie, Lucrèce, en plein dans les ténèbres, parmi les aveugles larves. Une existence accomplie et de nouveaux horizons : telle est la part du premier. Une existence perdue et une seconde évolution sur la terre dans des conditions plus difficiles : voilà le lot du second.

L'histoire et la fin de Lucrèce prouvent incontestablement que, lorsque l'amour de la science et de l'inconnu est dominé par le doute et indépendant de l'idée de Dieu, il nous conduit fatalement et logiquement à la suprême catastrophe, au suicide.

C'est une raison pour nous, Spirites, de remercier l'Eternel de nous avoir donné cette immense certitude de notre immortalité personnelle, par la communication incessante qui s'est établie entre nous et ceux qui ont déjà vécu ici-bas. Félicitons-nous également d'être délivrés de ces épreuves terribles où conduisent infailliblement le doute et l'incrédulité.

V

A propos de Jean de Pathmos, Victor Hugo émet quelques aphorismes contestables :

« L'amour inassouvi se change, à la fin de la vie, en un sinistre dégorgement de chimères.

» L'homme échappé à l'amour doit tomber dans la poésie spectrale.

» Les plus forts et les mieux trempés, ceux qui résistent à la germination universelle, deviennent la proie de l'inspiration monstrueuse : d'où l'Apocalypse, ce chef-d'œuvre presque insensé d'une chasteté redoutable. »

Or, il est évident pour le voyant, que ces chimères, ces poésies spectrales, sont des réalités; car nul ici-bas n'échappe impunément à sa loi.

Quant à l'Apocalypse, si effrayante pour les cœurs timorés, si incompréhensible pour les intelligences occluses, et qui paraît à Victor Hugo « une œuvre tragique, écrite sous la dictée d'un aigle, Jean ayant au-dessus de sa tête, on ne sait quel sombre frémissement d'ailes; » elle nous apparaît dans toute sa splendeur, à nous les illuminés du siècle, qui pouvons lire à livre ouvert dans toutes les prophéties sacrées.

Il émet aussi de grandes vérités :

« On n'échappe pas à l'amour.

» La souffrance vue fait l'apôtre.

» La souffrance endurée fait le mage.

» De la croissance de l'épreuve résulte la croissance de l'esprit. »

Puis ces pensées profondes et que nous faisons nôtres parce qu'elles sont vraies :

« Le fil presque invisible des affinités est soigneusement suivi du regard par ceux qui voient dans l'esprit prophétique, un phénomène humain et normal, et qui,

(1) Librairie internationale. — Paris et Bruxelles.
(2) Voir les nos 5, 7 et 8.

FEUILLETON DE L'AVENIR

LE FELD-MARÉCHAL BLÜCHER (1)

Aujourd'hui 12 juillet 1859, il y a, jour pour jour, quarante-quatre ans que le pont d'Iéna faillit sauter par ordre du feld-maréchal Blücher.

Le nom de ce pont rappelait au maréchal prussien une des plus éclatantes défaites qu'il eût subies.

Et cependant les défaites ne lui manquaient pas! Témoins Aüerstadt, Prenzlau, Bautzen, Lutzen, Vauchamp, Saint-Amand et Lubeck où il fut fait prisonnier à la tête de trente mille hommes.

Donc, sans autre raison que son bon plaisir et dans l'ivresse que lui causait, pour la première fois, la victoire, il fit miner le pont, et répondit au comte de Golh, son ancien aide-de-camp, qui lui adressait des représentations au nom du ministre des affaires étrangères : « J'ai arrêté que le pont sauterait, et M. de Talleyrand ne peut empêcher que cela me plaise. » En apprenant cette réponse, Louis XVIII s'écria qu'il irait se placer au milieu du pont; mais Blücher n'en fit que mieux activer les opérations des mineurs. Enfin la ville de Paris eut l'idée de lui offrir trois cent mille francs pour la rançon du pont; le pont fut sauvé.

Blücher s'en consola en pillant Saint-Cloud, d'où il expédia pour ses domaines, près de Breslau, trente chariots chargés de tableaux, d'objets d'art et même de meubles. Tout lui était bon.

Quoi qu'il en soit, vers le commencement de l'automne, Blücher, gorgé de pillage et d'honneurs, mécontent de tout, exécré de Paris et odieux même aux souverains alliés, repartit pour l'Allemagne et se retira dans ses terres. D'abord, il fit quelques excursions à Hambourg, à Dobbereau, à Carlsbad et même à Berlin, mais il ne tarda pas à se confiner tout à fait au fond d'un de ses châteaux.

Là, un étrange changement se manifesta dans le caractère du vieux soldat, qui venait d'atteindre sa soixante-quatorzième année.

La solitude et l'obscurité lui faisaient peur; la moindre indisposition lui causait une terreur qui tenait du délire; il s'entourait de soins et de précautions exagérées. Aussi ne tarda-t-il pas à devenir sérieusement malade. « Mes enfants, — répétait-il sans cesse à ceux qui l'entouraient, — ne m'abandonnez pas, de peur que j'attente à mes jours. »

Au mois d'août 1819, il alla passer quelques jours auprès du prince de Schwartzemberg, et il le quitta brusquement sans même le prévenir de son départ. Arrivé à Kriblowitz, il ne put continuer son voyage; il comprit, non sans désespoir, qu'il allait mourir, et témoigna un désir ardent de voir le roi de Prusse. Celui-ci se hâta d'accourir près du mourant.

— Sire, lui dit Blücher, je savais que vous assistiez dans les environs à une revue d'automne; j'ai voulu vous voir pour vous confier un étrange secret. Cependant, avant que je vous le dise, daignez me regarder avec attention et vous bien assurer que je jouis de toute ma raison.

Lorsqu'en 1756 la guerre de Sept ans éclata, mon père, qui habitait Gross-Renzow, m'envoya avec mon frère chez une de mes parentes, la princesse de Kraswisk, dans l'île de Rugen. J'avais alors quatorze ans. Après quelque temps passé dans la vieille forteresse, sans recevoir des nouvelles de ma famille, car Gross-Renzow et les pays environnants étaient devenus le théâtre de la guerre, j'entrai au service de la Suède dans un régiment de hussards. Je fus fait prisonnier à l'affaire de Suckow,

(1) Extrait *du Spiritisme dans l'antiquité et les temps modernes*, par *A. d'Ambel*.

loin de dédaigner la question des miracles, la généralisent et la rattachent avec calme au phénomène permanent.

» Toute la bible est renfermée entre deux visionnaires. (Lisez voyants) Moïse et Jean. Ce poème des poèmes s'ébauche par le chaos dans la Genèse et s'achève dans l'Apocalypse par les tonnerres. Jean fut un des grands errants de la langue de feu. »

Puis encore :

« C'est dans Jean de Pathmos, parmi tous, qu'est sensible la communication entre certains génies et l'abîme. Dans tous les autres poètes, on devine cette communication; dans Jean on la voit, par moment on la touche, et l'on a le frisson de poser, pour ainsi dire, la main sur cette porte sombre. Par ici, on va du côté de Dieu. Il semble, quand on lit le poème de Pathmos, que quelqu'un vous pousse par derrière. La redoutable ouverture se dessine confusément. On sent l'épouvante et l'attraction. Jean n'aurait que cela, qu'il serait immense. »

L'abîme !

Entendons-nous, ô Poète, car tu confonds, ce me semble, l'abîme avec l'inconnu.

L'abîme n'est pas l'inconnu.

L'abîme ! c'est d'où nous venons ; mais nous marchons par le progrès, vers le monde de la véritable réalité.

Lucrèce en retournant vers les larves, profonde image ! marche à l'abîme des recommencements. Jean, au contraire, s'élève irrévocablement vers le séjour réel de l'éternelle substance, où se meuvent les archanges, Esprits dématérialisés.

Là où tu ne vois que ténèbres, sombre penseur de l'exil, nous voyons resplendir la lumière infinie. Ah ! crois-moi, secoue de ta sandale la poussière des intérêts humains, brise cette chaîne volontaire, qui t'a attaché successivement aux rochers de Jersey et de Guernesey, et envisage, non le présent, mais l'avenir! Là est ta voie !

VI

Parmi les grandes figures auxquelles Victor Hugo a dressé un autel dans ses *Propylées*, il en est une que je ne pouvais oublier. Je lui devais mon hommage plus qu'à aucun autre génie. Je le lui devais triplement, comme philosophe, comme chrétien, comme spirite. Au surplus saint Paul n'est qu'Ezéchiel citoyen romain.

» Il représente, — dit le penseur de Guernesey, — ce prodige à la fois divin et humain, la conversion. Il est celui auquel l'avenir est apparu; il en reste hagard, et rien n'est superbe comme cette face à jamais étonnée du vaincu de la lumière. Paul, né pharisien, avait été tisseur de poil de chameau pour les tentes et domestique d'un des juges de Jésus-Christ, Gamaliel; puis les scribes l'avaient élevé, le trouvant féroce. Il était l'homme du passé, il avait gardé les manteaux des jeteurs de pierres; il aspirait, ayant étudié avec les prêtres à devenir bourreau ; il était en route pour cela ; tout à coup un flot d'aurore sort de l'ombre et le jette à bas de son cheval, et désormais il y aura dans l'histoire du genre humain, cette chose admirable, le chemin de Damas. Ce jour de la métamorphose de saint Paul est un grand jour, retenez cette date, elle correspond au 25 janvier de notre année grégorienne. Le chemin de Damas est nécessaire à la marche du progrès. Tomber dans la vérité et se relever homme juste, une chute transfiguration, cela est sublime. C'est l'histoire de saint Paul. A partir de saint Paul, ce sera l'histoire de l'humanité. Le coup de lumière est plus que le coup de foudre. Le progrès se fera par une série d'éblouissements. Quant à ce Paul, qui a été renversé par la force de la conviction nouvelle, cette brusquerie d'en haut lui ouvre le génie. Une fois remis sur pied, le voici en marche. Il ne s'arrête plus. En avant! c'est là son cri. Il est cosmopolite. Ceux du dehors que le paganisme appelait les barbares et que le christianisme appelle les gentils, il les aime ; il se donne à eux. Il est l'apôtre extérieur, il écrit aux nations des lettres de la part de Dieu. Ecoutez-le parlant aux Galates : « O Galates insensés ! comment pouvez-vous retourner » à ces jougs où vous étiez attachés ? Il n'y a plus ni » juifs, ni grecs, ni esclaves. N'accomplissez pas vos » grandes cérémonies ordonnées par vos lois. Je vous » déclare que tout cela n'est rien. Aimez-vous. Il s'agit » que l'homme soit une nouvelle créature. Vous êtes » appelés à la liberté. » — Il y avait à Athènes, sur la colline de Mars, des gradins taillés dans le roc, qu'on y voit encore aujourd'hui. Sur ces gradins s'asseyaient de puissants juges, ceux devant qui Oreste avait comparu. C'est là que Socrate avait été jugé. Paul y va; et là, la nuit, l'aréopage ne siégeait que la nuit, il dit à ces hommes sombres : *Je viens vous annoncer le Dieu inconnu.* Les lettres de Paul aux gentils sont naïves et profondes, avec la subtilité si puissante sur les sauvages. Il y a dans ces messages des lueurs d'hallucination; Paul parle des célestes comme s'il les apercevait distinctement. Comme Jean, mi-partie de vie et d'éternité, il semble qu'il a une moitié de sa pensée sur la terre et une moitié dans l'ignoré, et l'on dirait, par instant, qu'un de ses versets répond à l'autre par-dessus la muraille obscure du tombeau. Cette demi-possession de la mort lui donne une certitude personnelle et souvent distincte et séparée du dogme, et une accentuation de ses aperçus individuels qui le rend presque hérétique. Son humilité, appuyée sur le mystère, est hautaine ; Pierre disait : *On peut détourner les paroles de Paul en de mauvais sens.* Le diacre Hilaire et les Lucifériens rattachent leur schisme aux épîtres de Paul. Paul est au fond si antimonarchique, que le roi Jacques Ier, très-encouragé par l'orthodoxe université d'Oxford, fait brûler par la main du bourreau l'épître aux Romains, commentée, il est vrai, par David Pareus. Plusieurs des œuvres de Paul sont rejetées canoniquement ; ce sont les plus belles ; et entre autres son épître aux Laodicéens, et surtout son Apocalypse raturée par le concile de Rome sous Gélase. Il serait curieux de la comparer à l'Apocalypse de Jean. Sur l'ouverture que Paul avait faite au ciel, l'Église a écrit : porte condamnée. Il n'en est pas moins saint. C'est là sa consolation officielle. Paul a l'inquiétude du penseur; le texte et la formule sont peu pour lui ; la lettre ne lui suffit pas ; la lettre, c'est la matière. Comme tous les hommes du progrès, il parle avec restriction de la loi écrite ; il lui préfère la grâce, de même que nous lui préférons la justice. Qu'est-ce que la grâce ? c'est l'inspiration d'en haut, c'est le souffle, *flat ubi vult*, c'est la liberté. La grâce est l'âme de la loi. Cette découverte de l'âme de la loi appartient à saint Paul ; et ce qu'il nomme grâce au point de vue céleste, nous, au point de vue terrestre, nous le nommons droit. Tel est Paul. Le grandissement d'un esprit par l'irruption de la clarté, la beauté de la violence faite par la vérité à une âme, éclatent dans ce personnage. C'est là, insistons-y, la vertu du chemin de Damas. Désormais, quiconque voudra cette croissance-là, suivra le doigt indicateur de saint Paul. Tous ceux auxquels se révélera la justice, tous les aveuglements désireux du jour, toutes les cataractes souhaitant guérir, tous les chercheurs de conviction, tous les grands aventuriers de la vertu, tous les serviteurs du bien en quête du vrai, iront de ce côté. La lumière qu'ils y trouveront changera de nature, car la lumière est toujours relative aux ténèbres; elle croîtra en intensité : après avoir été la révélation, elle sera le rationalisme; mais elle sera toujours la lumière. Voltaire est comme saint Paul sur le chemin de Damas. Le chemin de Damas sera à jamais le passage des grands Esprits. Il sera aussi le passage des peuples. Car les peuples, ces vastes individus, ont comme chacun de nous leur crise et leur heure ; Paul, après sa chûte auguste, s'est redressé armé, contre les vieilles erreurs, de ce glaive fulgurant, le christianisme; et deux mille ans après, la France, terrassée de lumière, se relèvera, elle aussi, tenant à la main cette flamme épée, la Révolution. »

Le poète a raison ; les individus et les peuples passent toujours à un moment donné sur le *chemin de Damas ;* et nous spirites qui, comme saint Paul, avons été terrassés par la clarté d'en haut, nous avons traversé cette voie triomphale. Hier, qu'étions-nous pour la plupart ? des athées, des incrédules, des matérialistes, et aujourd'hui nous sommes les adeptes les plus convaincus de

---

et le gouvernement prussien me pressa de prendre du service dans ses armées. Je résistai durant une année; bref, je n'obtins ma liberté qu'en acceptant le grade de cornette dans le régiment des hussards noirs.

Je me réservai toutefois un congé de quelques mois; car, depuis trois années, de cruelles inquiétudes m'obsédaient sur le sort de ma mère et de mes sœurs. Je partis donc pour Gross-Renzow.

Je trouvai sur mon passage toute cette partie du Meklembourg-Schwerin horriblement ravagée. Comme ma voiture ne montait que lentement et avec difficulté la route escarpée qui conduisait au domaine de mes aïeux, je descendis de la chaise de poste, je me fis amener un cheval et je partis à franc étrier, suivi d'un seul domestique. C'était, il y a cinquante-neuf ans, jour pour jour, le 12 septembre, et à peu près à l'heure que marque cette pendule : onze heures et demie. Une tempête horrible mugissait à travers les bois, la foudre éclatait, les éclairs brillaient et la pluie tombait à flots. Après avoir erré longtemps dans la forêt, j'arrivai devant la porte du château, et là, je m'aperçus que j'étais seul et que mon domestique ne m'avait pas suivi ; la tempête et l'obscurité lui avaient, sans doute, fait perdre mes traces.

Sans descendre de cheval, je frappai du manche de mon fouet contre la porte, revêtue de lames de fer et toute hérissée de gros clous. On ne répondit point à cet appel. Je reçommençai trois fois inutilement. Alors, perdant patience, je mis pied à terre... La porte s'ouvrit d'elle-même.

Après avoir traversé l'avenue, je gravis le perron et pénétrai dans l'intérieur du château. Rien n'était éclairé; aucun bruit ne frappait mon oreille... Je l'avouerai, mon cœur se serra et un frisson parcourut tous mes membres.

— Quelle folie ! me dis-je; le château est inhabité; ma famille l'a quitté en même temps que moi et n'y est sans doute point revenue depuis notre départ général. N'importe ! puisque me voici dans ces lieux abandonnés, il faut que je m'arrange pour y passer la nuit le moins mal possible.

En me disant cela, je traversai plusieurs pièces et j'arrivai dans la chambre à coucher de mon père. Un feu à demi-éteint brûlait sous les cendres de la cheminée... A sa lueur douteuse et vacillante, je reconnus mon père, ma mère et mes quatre sœurs, assis autour de l'âtre et qui se levèrent à ma vue. Je voulus me jeter dans les bras de mon père; mon père m'arrêta par un geste solennel. Je tendis les bras à ma mère; ma mère recula par un mouvement mélancolique. J'appelai de leur nom chacune de mes sœurs; mes sœurs se prirent par la main sans me répondre. Puis tous se rassirent.

— Ne me reconnaissez-vous point? — m'écriai-je. — Est-ce de la sorte qu'une famille doit recevoir un fils et un frère après tant d'années de séparation? Avez-vous donc appris que je suis entré au service de la Prusse? Je ne pouvais faire autrement; ma liberté, le bonheur de vous revoir étaient à ce prix; songez donc que depuis seize ans je n'ai point reçu de vos nouvelles! Séparé de vous par des guerres sans relâche, au service de la Suède, prisonnier de guerre, rien ne venait jusqu'à moi pour calmer mes inquiétudes et mes doutes.

Eh quoi! mon père! vous ne répondez pas? Ma mère! vous gardez le silence? Avez-vous oublié, mes sœurs, la tendresse et les jeux de notre enfance? Ces jeux dont ces lieux ont été tant de fois témoins ?

A ces dernières paroles, mes sœurs parurent s'émouvoir. Elles se consultèrent, se levèrent et me firent signe d'approcher. L'une d'elles s'agenouilla devant ma mère, et cacha sa tête sur ses genoux, comme si elle eût voulu jouer à main chaude. Surpris de cette étrange fantaisie, dans un moment d'une telle solennité, je n'en touchai pas moins légèrement du fouet que je tenais la main de ma sœur.

Une force mystérieuse me poussait à faire cela.

Alors ce fut mon tour de cacher ma tête sur les genoux de ma mère. O terreur ! je sentis à travers les étoffes de

l'idée de Dieu, de l'immortalité de notre âme et de l'immense destinée qui attend chacun de nous dans l'avenir. Appelons donc à nous tous ceux qui doutent, tous ceux qui souffrent, tous ceux qui luttent, parce que seuls nous pouvons leur donner l'espérance et la certitude qui leur manquent.

ALIS D'AMBEL.

(*Sera continué.*)

MISSION ACTUELLE DU SPIRITISME

Mon cher rédacteur,

Je vous remercie de ce que vous avez bien voulu dire par avance de mon ouvrage qui est sous presse : ***Pluralité des existences***, dans votre excellent article sur l'immortalité de l'âme. J'y prouve irréfragablement les points suivants : 1° la révélation de Dieu à l'humanité est essentiellement progressive ; 2° mais, si elle est progressive, elle est en même temps unitaire ; 3° seulement ni Moïse le Messie d'Israël, ni le Christ le Messie universel, ne pouvaient tout dire, l'un à des enfants, l'autre à des adolescents à peine. Aujourd'hui que notre âge est plus mûr, l'Esprit de vérité peut dire aux enfants des hommes ce qu'aux temps du Christ et, selon ses paroles, ils ne pouvaient encore porter.

Mais, je le déclare irréfragablement, le terrain des révélations nouvelles devait être ensemencé et préparé peu à peu. Moïse, dans les racines intimes du langage qu'il employait, aussi bien que le Christ dans ses paraboles et ses images, reconnaissent tous deux la grande vérité de la pluralité des existences, qui s'est transmise par une chaîne non interrompue de penseurs jusqu'à nos jours. La doctrine que vous défendez avec tant de succès et de vigueur, a pleinement adopté cette grande idée. Mais là ne se borne pas son mérite à mes yeux. Elle attaque le matérialisme par des faits sensibles, la superstition et le fanatisme par un rappel aux divins préceptes du Christ sur la tolérance et la charité. Cela a été dit et je ne viens pas le répéter; il me semble que cette doctrine a encore un autre avantage et qu'elle s'adresse à une autre classe de sceptiques, je veux parler des rationalistes purs, ou des panthéistes tels que ces nobles philosophes égarés qui s'appellent Vacherot, Renan, Hégel, et plusieurs autres en Allemagne. Qu'est-ce qui les inspire en effet? c'est la répulsion contre le surnaturel qui est une erreur de langage. Permettez-moi de vous mettre sous les yeux ce que j'écrivais en 1846 (***Exposé d'un nouveau système philosophique***, p. 16) :

« Presque tous les théologiens ont admis le surnaturalisme, distinguant un monde de la ***nature*** et un monde de la *grâce*. Je ne nie pas le fait, je blâme seulement l'expression. Tout dans le monde physique ou moral résulte de la nature des êtres. Ainsi la *grâce*, les ***miracles*** eux-mêmes ne sont pas surnaturels, car ils dérivent de la nature divine et de son intervention dans l'univers créé; le mot *surnaturel* renferme une contradiction. Rien n'existe qui soit hors de la nature des êtres, puisque tout entre eux est rapports, action et réaction. Dieu ne peut agir contre sa nature, il se détruirait, il ne serait plus Dieu. A la vérité, je sais que l'on veut, se plaçant au point de vue de l'homme, admettre comme *surnaturel* ce qui dépasse sa nature; mais en ce sens encore le *surnaturalisme* est une erreur. Tout serait *surnaturel* dans l'homme, car l'homme ne peut agir, ni penser, ni aimer, en un mot il ne peut pas ÊTRE sans l'intervention continuelle et persistante de Dieu. Les facultés ne s'exercent qu'à la condition du secours divin. »

En faisant voir quelles sont les conditions de cette intervention, les modes par lesquels elle s'opère, la doctrine des Esprits pacifie et explique tout. En attaquant l'opinion des démons anges déchus éternellement, en mettant à nu l'erreur de l'enfer absolu, elle combat la superstition; mais d'un autre côté en réduisant le *surnaturel au surhumain*, *à l'extra humain, à l'extra-terrestre* elle enlève ses armes et sa raison d'être au rationalisme. Il faudrait donc que les études théologiques de votre école ne perdissent pas de vue ce *pivot* capital, l'explication de ce qu'on nommait *surnaturel*, et par conséquent la suppression de cette expression, tout en conservant la chose quand elle est avérée. Ne craignez pas d'y revenir plus d'une fois, de reproduire ses arguments sous toutes les formes, soit en les appliquant à la grâce et aux miracles, soit en les appliquant à l'éducation de Dieu à l'humanité. Là est, selon moi, le nœud gordien des questions pendantes en philosophie religieuse et, vous le savez, pour qu'une pensée pénètre dans l'esprit humain, il faut se livrer quelquefois à des répétitions et à des redites. C'est là la force de votre doctrine, sa mission la plus actuelle; elle a tout à gagner à prendre cette voie, parce qu'elle me paraît lumineuse et véridique.

Si vous trouvez quelque chose de bon dans les réflexions qui précèdent, je vous autorise à publier cette lettre dans votre important journal que je suis avec un vif intérêt, et je vous prie d'agréer l'expression de ma respectueuse estime.

ANDRÉ PEZZANI.

Lyon, le 24 août 1864.

Nous remercions vivement le savant auteur des ***Principes supérieurs de la morale*** (1) d'avoir favorisé notre journal de sa bienveillante collaboration; nous serons toujours heureux de ses lettres et nos lecteurs certainement, les apprécieront comme nous.

A. D'A.

(1) Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politique.

LA VÉRITÉ

II

Dans ce que nous nommons poésie humaine, il y a une vérité philosophique et psychologique, c'est l'***élan de l'âme***; ceci n'est pas niable, quelle que soit la portée de l'œuvre pensée ; le Spiritisme, qui est une sorte de pratique et de moyen du Spiritualisme, est aussi lui, un élan de l'âme vers la recherche de ce que nous expliquons et que nous voyons par le miroir intérieur, l'âme.

J'entends ici par Spiritisme, la pratique de la médianimité. Le cœur de l'homme est le moyen le plus beau, le plus sublime par lequel Dieu se manifeste à l'homme; s'instruire et s'élever soi-même par la médianimité : quoi de plus riche, et plus souverainement charitable de la part de Dieu.

Quand Moïse alla chercher les tables de la loi des mains de la Sagesse divine, il laissa pendant quelques instants seule la foule avide et matérielle des Juifs! Que firent-ils ? ils construisirent une idole!

Quand Salomon, ce sublime médium, osa commenter et refouler les sentiments de sagesse personnelle qu'il avait acquis à force de prières, qu'arriva-t-il? il construisit une idole !

Quand Samson plein de la force de Dieu eut raison de l'insolence et du fétichisme des Philistins, que fit-il après avoir dominé? il se laissa dominer par l'idolatrie d'une créature vulgaire!

Que fit le peuple Juif enfin, devant la souveraineté spirituelle de Jésus? il crut devoir le grandir en le couvrant des oripeaux de la grandeur terrestre; puis voyant que ce n'était pas une idole, ils le crucifièrent, et ainsi de suite dans l'histoire des hommes ; car que n'a-t-on pas fait de Dieu et de Jésus lui-même? La vérité est une désillusion pour l'homme faible; devant elle il n'ose rien, quand elle effarouche ses idées préconçues et sa folle imagination; beaucoup, du reste, ne la comprennent pas, et il faut le dire c'est déjà un mérite immense de la redouter assez pour reculer devant elle.

Certes, c'était une marque d'une bien grande protection que celle accordée aux Juifs; Moïse allait par cette compréhension profonde de l'unité simple de Dieu élever tout un peuple et établir ainsi des lois immuables qui effectivement ne pouvaient être, dans leur concise rigueur, que les volontés elles-mêmes de Dieu. L'intelligence matérielle des Hébreux ne comprit pas la hauteur de l'idée divine, et comme les vrais ancêtres de la race juive ils adorèrent le Veau-d'or.

Combien de législateurs intelligents et éclairés, combien de philosophes, de prophètes, combien de guides enthousiastes ont, eux aussi, brisé volontairement leurs tables? combien se sont retirés, moins ambitieux que Moïse, attendant, dans le calme et la prière, la volonté de Dieu, en voyant là leur impuissante? Si l'ignorance seule était la cause de ces luttes et de ces défaillances, si la vérité était ainsi cachée aux hommes, ce pourrait être une raison; mais ce n'est pas par ignorance que les hommes souvent interprètent mal ce qu'ils voient de la vérité, c'est par un orgueil personnel, par des

soie de ses vêtements des formes anguleuses et froides; j'entendis un bruit sec comme celui d'ossements qui s'entrechoquaient... Une main se jeta dans la mienne... cette main y demeura... c'était celle d'un squelette! Je me relevai en jetant un cri d'horreur. Tout avait disparu, et il ne me restait de cette épouvantable vision que les débris humains que je serrais convulsivement.

Hors de moi, je m'élançai dans la cour; j'y retrouvai mon cheval, et après être monté en selle, je partis au grand galop, marchant au hasard à travers la forêt. Au point du jour, mon cheval s'abattit sous moi et mourut. Je tombai moi-même sans connaissance ; mes gens, inquiets de ma disparition, me retrouvèrent au pied d'un arbre, sous mon cheval et la tête brisée. Je faillis mourir, et ce ne fut qu'après trois semaines de fièvre chaude, d'agonie et de délire, que je revins à la raison. Alors seulement j'appris que toute ma famille avait péri victime dans la guerre sans pitié qui avait désolé le Luxembourg, et que le château de Gross-Renzow avait été pillé et saccagé à diverses reprises.

A peine convalescent, je me rendis une seconde fois au château pour rendre les derniers devoirs aux dépouilles mortelles de ma famille. Les plus scrupuleuses recherches ne parvinrent point à me faire découvrir ces restes sacrés. Une main seule, une main de femme, entourée d'une chaîne d'or, gisait dans la chambre où la fatale vision m'avait apparu. Je pris la chaîne d'or : la voici. La main fut déposée dans l'oratoire du château.

Il y a trois jours, je dormais étendu dans ce fauteuil où vous me voyez, quand un léger bruit m'éveilla. Mon père, ma mère et mes quatre sœurs se tenaient devant moi, comme jadis au château de Gross-Renzow.

Ils se prirent par la main et tournèrent lentement autour de mon fauteuil.

— Justice! dit mon père.

— Pénitence! murmura ma mère en penchant sur moi sa tête désolée.

— Prière! fit l'une de mes sœurs.

— Glaive! soupira l'autre.

Puis j'entendis la troisième qui disait :

— Douze septembre!

Et la dernière ajouta :

— A minuit!

Ils tournèrent ainsi trois fois autour de moi en répétant les mêmes paroles. Après quoi ils unirent leurs voix funèbres pour s'écrier :

— Au revoir! au revoir!

Je compris alors que ma destinée allait s'accomplir, et qu'il ne me restait plus qu'à recommander mon âme à Dieu et ma famille à Votre Majesté.

— Mon cher maréchal, dit le roi, pensez-vous que la fièvre et le délire ne soient pour rien dans ces deux visions? Prenez bon espoir. Vous guérirez bientôt et vous vivrez longtemps encore.... N'est-ce pas que vous me croyez? Allons, donnez-moi votre main.

Comme Blücher ne répondait pas, le roi de Prusse prit la main du vieillard dans la sienne.

Cette main se trouvait glacée et minuit sonnait.

Le feld-maréchal Gerhart Lebrecht de Blücher venait de mourir.

Patrie du 12 juillet 1859. SAM (HENRY BERTHOUD.)

idées étroites et mesquines; et comme nous le disions plus haut, les uns n'osent pas voir et les autres ne veulent pas voir.

N'avons-nous pas vu nous-même, en plein enseignement du Spiritisme, des hommes d'une haute et profonde capacité, nier la pluralité des existences en face de l'éternité! n'avons-nous pas vu leur prétendue foi au dogme se regimber contre ce qui exalte le plus la grandeur de Dieu et celle de l'homme ! Nous en avons vu d'autres qui faisaient trôner le mal à côté de Dieu, ne comprenant pas que le mal existait dans le détail des existences, que le temps seul défini engendrait le mal comme absence du bien, et oubliant cette profonde parole que Dieu est partout parce qu'il est éternel. Or, comme Dieu est tout, que nous sommes en lui et qu'il est en nous, que selon notre degré de supériorité il est plus ou moins en nous, ou que nous sommes plus ou moins en lui, il faut donc admettre, me direz-vous, que lorsqu'il y a d'affreuses et infernales créatures qui l'ignorent et le blasphèment, c'est lui-même qui en est cause.

Ici, nous touchons à ce fameux problème, traité, étudié, approfondi par les plus hautes intelligences! L'éternité doit être une clef avec laquelle on peut expliquer le monde moral, de même que l'infini de l'espace peut donner une idée des créations illimitées! Il n'y a pas à se tromper ici, quand l'homme raisonne dans le temps et avec le temps au sujet de Dieu et de l'univers, c'est une fausse route qu'il prend ; Dieu ne peut être deviné que si on le met à sa vraie place, dans l'infini. Voilà pourquoi Dieu est la perfection souveraine, c'est que l'éternité est sa vie, et que l'éternité est la perfection; mais le temps, qu'est-ce que le temps? c'est ce qui commence et finit nos épreuves. Dieu, quoique notre suprême impulsion et l'accord sublime qui fait résonner notre âme, est en nous quand nous faisons le bien, mais il est en dehors de nous quand nous faisons le mal, par cette raison que quand nous faisons le bien, nous avons un pied dans l'éternité, et que quand nous faisons le mal, nous avons alors les deux pieds attachés à la terre et entourés par le temps qui nous tient avec des chaînes, car on fait le bien en vue de l'éternité, on fait le mal en vue de la terre!

Dieu ne peut donc être ni dans le temps, ni dans le mal, conséquence du temps; et lorsqu'on parle de lui, c'est devant les cieux ouverts, c'est devant les humanités qui vivent dans son sein, que le cœur et la pensée doivent l'adorer et le contempler !

J'ai l'intention, cher ami, de vous envoyer la suite de ces réflexions si elles vous plaisent.

Votre tout dévoué, ALFRED DIDIER.

Nous empruntons à l'*Écho de la Creuse*, du 5 août dernier, les considérations suivantes qui, se rattachant par plus d'un côté aux principes supérieurs de notre doctrine, prouvent combien nos idées sont dans l'air. Nos lecteurs remarqueront, toutefois, que l'auteur n'est pas spirite :

VIVRONS-NOUS APRÈS CETTE VIE.

Cette question, au prime abord, paraîtra frappante par son originalité, mais elle est pour le genre humain une question capitale à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées.

Un profond penseur, un effrayant génie a dit :

« L'immortalité de l'âme est une chose qui nous intéresse si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

En effet, c'est de cette idée d'immortalité que la morale universelle tire sa force et son prestige.

Explicitement ou implicitement elle est le plus puissant mobile des actions humaines.

La croyance à l'immortalité est universelle, puisqu'on la trouve en germe chez tous les peuples, même les plus sauvages, et elle n'est universelle que parce qu'elle porte sur une vérité.

La destruction absolue de notre être répugne à la conscience humaine, à notre sens intime.

Dans l'antiquité, comme de nos jours, la philotie humaine a eu horreur du néant; elle a embaumé, desséché, incinéré et placé les corps à l'abri de la dispersion et de l'insulte dans des demeures sacrées et monumentales.

Et remarquons que, parmi tous les êtres créés, il n'y a que l'homme qui recueille la cendre de son semblable et lui porte un respect religieux.

De l'aveu du matérialiste, une particule de la matière peut disparaître, mais elle ne périt pas ; et l'âme, qui par sa nature est invisible, périrait ?

Si le métempsycosiste lui-même ne croyait pas à l'immortalité de l'esprit humain, que signifierait sa doctrine de la transmigration ? Ah ! cette doctrine est une ébauche de la croyance générale et orthodoxe des peuples.

Le philosophe panthéiste admet, à sa manière, que la substance du *moi*, que l'esprit humain n'est pas anéanti à la mort, mais bien repris et absorbé par le grand tout.

Qui n'a été ravi en lisant les pages sublimes des philosophes païens sur cette immortalité? Qui n'admire encore les doctes écrits de nos plus grands génies, d'un Pascal, d'un Massillon, d'un Bossuet, d'un Fénélon, etc, en faveur de ce dogme consolant ?

Oui, le dogme de la pérennité de l'âme est plus qu'une vérité, il est une nécessité !

L'idée du néant est une idée désolante qui abat et terrifie l'âme.

Eh quoi ! tant de justes et de déchirants regrets n'auraient que le néant pour consolation et pour espérance? Est-ce que tant d'affections saintes ou sacrées, tant d'aspirations ardentes vers ceux qu'on a perdus seraient fatalement brisées pour être enfouies à jamais dans la tombe ? Oh non ! il faudrait nier Dieu, la création et la conscience humaine.

On voit souvent l'esprit humain conserver toute sa plénitude dans un corps décrépit, et jeter parfois, au moment suprême, de ces éclairs extraordinaires qui nous imposent de croire à son immortalité.

L'ardente aspiration de l'âme à la vérité, qui est son principe nourricier et coéternelle à Dieu ; ses dégoûts, ses ennuis et son insatiabilité au sein des plaisirs et des richesses de ce monde; le besoin indispensable d'une justice universelle qui nous ramène tous quelque part à son tribunal pour s'y donner satisfaction complète, satisfaction qui ne s'accomplit pas toujours et intégralement ici-bas, attestent encore cette immortalité.

Enfin, le dogme de la pérennité de l'esprit humain est une vérité qui a pris racine dans tout notre être. Ainsi le néant ne peut être la limite de l'homme !!

BORIE, médecin.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

SOUFFRANCES D'OUTRE-TOMBE

MÉDIUM : M. ALBERT

Depuis que le Spiritisme a pénétré dans tous les cœurs prêts à recevoir la lumière vivifiante d'en-haut, non-seulement il a éveillé en eux plus d'amour et de zèle, plus d'indulgence et de véritable vertu, mais encore, et ce n'est pas le moindre côté de sa mission régénératrice, il a surtout contribué à développer l'intelligence ; il a, en maître prudent, dirigé ses adeptes sur le terrain fécond de la discussion, en les avertissant toutefois de ne jamais oublier dans le feu de l'action, qu'aucun argument, aucun système, aucune théorie, rien enfin, ne devait être érigé en absolutisme ; car cette prétention seule suffirait à lui enlever le peu de confiance qu'on serait disposé à lui accorder.

En effet, dussé-je me répéter, on ne saurait trop vous prémunir contre la fougue souvent imprudente des Esprits ou des hommes systématiques par principe; cette manie de toujours faire de la pédagogie, intempestivement, a plus souvent servi à semer ou entretenir l'erreur, qu'à faire accepter la vérité, au nom de laquelle cependant on ne manquait jamais de discourir, en se perdant la plupart du temps dans l'inextricable fatras dont nous ont dotés les sophistes et les rhéteurs de toute époque et de tout lieu....

..... Et, comme je tiens surtout et avant tout, par la manière dont je vais ici vous donner mon avis sur le sujet que je désire traiter d'après votre demande, à ne pas encourir moi-même le blâme que j'adresse à autrui, je termine cette digression et entre en matière.

Je voudrais être bref; cependant, pour me bien faire comprendre, je dois exprimer quelques considérations générales.... ayez donc de l'indulgence.

Que voyons-nous tout d'abord en jetant les yeux sur le monde spirituel ?... Un spectacle presque identique à celui que nous apercevons ici-bas. — Nous voyons se dérouler devant nous des horizons plus vastes, il est vrai, mais encore bien bornés, si on les compare à ceux qu'il est donné aux séraphins de contempler. — Nous voyons la population ambiante spirite, livrée aux mêmes travers que sur la terre. Beaucoup d'oisifs, peu de travailleurs. — Enfin cette cohorte, dont l'heure de l'exil approche de plus en plus rapidement, forme comme une mer immense dont les vagues roulent et déferlent sans cesse sur l'humanité, emportant et submergeant avec elles tout sentiment sérieux, toute idée raisonnable. Voilà, pour la plus grande partie, la nature des êtres qui vous entourent, et dont l'action fluidique s'exerce bon gré malgré sur votre organisme... Mais, direz-vous, pourquoi sommes-nous donc si mal entourés?... Quelles raisons assez puissantes peuvent être alléguées pour justifier un tel état de choses?... Et la mort n'apporte-t-elle pas à notre âme la perfection qui lui manque lorsque celle-ci est unie à notre corps sur la terre ?

Rien cependant n'est plus logique pour un Esprit habitué à tout contempler de haut et à ouvrir son cerveau aux conceptions larges et rationnelles ; il se rend facilement compte que la mort n'étant qu'une désagrégation de deux principes hétérogènes, l'un par sa nature périssable et l'autre par son immortalité, celle-ci ne suffit pas pour apporter à l'Esprit imparfait les qualités qui lui manquent pour gravir les nombreux échelons qui le séparent du but qu'il doit atteindre. — Né d'hier, l'Esprit a grand peine à former sa raison, à lui faire comprendre les grands mystères auxquels il participe de toute éternité ; bien plus, sa conscience, sa personnalité, son affirmation claire et positive du moi, ne lui permettent pas de saisir l'ensemble et les motifs de cette situation, parce que cette conscience, cette personnalité, cette affirmation du moi ne sont pas dégagées du voile obscur que le souvenir de la matière, joug supporté pendant de longs siècles, a laissé dans la plus grande partie de ces âmes appartenant à l'ordre humain.

C'est donc sous l'empire de ces sensations que si fréquemment nos médiums voient des Esprits venir se communiquer à eux et leur exprimer lamentablement les souffrances auxquelles ils sont en proie. — C'est précisément sur le mode de souffrances qu'ils éprouvent que vous devez nécessairement être sujets à vous tromper, les considérant subies par ces Esprits malheureux de la même manière que vous ressentez vous-mêmes vos maux physiques. — Examinons cependant et tâchons d'approfondir la question autant qu'il est en nous.

Les tourments auxquels peuvent être condamnés les Esprits sont diversifiés à l'infini, et toujours en rapport avec la gravité des fautes commises, gravité dont les proportions grandissent en raison de l'avancement du coupable, ainsi que de ses lumières. Mais en principe on peut cependant les diviser en deux grandes classes :

1° Souffrances purement morales ;

2° Souffrances semi-morales, et ressenties matériellement par le périsprit, par suite du peu d'élévation de l'Esprit lui-même. Je m'explique.

Il ne faut pas perdre de vue que quelle que soit l'idée qu'on puisse se faire de la composition intime de l'Esprit uni à son périsprit, sa substance, qu'on l'appelle par un nom ou par un autre, est toujours de la matière qui par son essence légère et invisible prend *celui* de fluide, cette matière ou fluide accuse toujours une forme ; en un mot, c'est un être parfaitement distinct et sensitif. Il reste évident que le périsprit s'épure de plus en plus par le nombre d'incarnations qu'il traverse, de luttes qu'il soutient, de victoires qu'il remporte.

En le prenant à son début, nous le voyons tellement matériel et grossier, qu'il ne peut et ne doit être puni que par des souvenirs profonds qui déterminent en lui de véritables souffrances, de véritables sensations lui paraissant toutes physiques; c'est ainsi qu'il est parfaitement vrai que dans les dernières classes du monde spirite, les voluptueux, les sensuels, tout ceux enfin qui s'adonnent aux satisfactions matérielles, ressentent longtemps l'aiguillon de la faim, l'irritant appétit du désir inassouvi !

Mais où sont donc les organes qui doivent traduire tous ces besoins, dira-t-on ?

Je le répète encore, quelqu'étrange qu'on puisse le trouver, le fait est ! et il n'a d'autre raison d'être que parce qu'il est.

Au reste, il suffit d'un instant de réflexion pour comprendre facilement ce phénomène, il entre dans la classe que j'ai définie plus haut, savoir : Souffrances semi-morales ressenties matériellement par le périsprit, par suite du peu d'élévation de l'Esprit lui-même.

Il ne saurait en être de même pour les âmes arrivées à un certain degré d'avancement, celles-là ne peuvent et ne doivent souffrir que d'une manière absolument morale, et c'est d'après l'avis de tous la plus terrible ! — C'est ainsi, par exemple, que, de retour dans le monde spirite, l'Esprit d'un empoisonneur fut noyé lui-même dans les flots de lumière de sa propre intelligence, souffrance que malgré lui il fut forcé d'avouer à la face de tous, à la manière de ce stoïcien qui disait, couché sur son lit de douleur par une maladie atroce : « Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal ! »

Ce n'est pas lorsqu'un esprit est arrivé à une semblable élévation intellectuelle, qu'il saurait jamais ressentir les maux, tout physiques en quelque sorte, qui font gémir la pauvre âme encore plongée dans l'ignorance et qui vient nous demander nos prières et notre assistance en nous déroulant ses souffrances et ses besoins.

Je ne sais si je me suis exprimé assez clairement pour être bien compris ; dans tous les cas, si quelque autre observation m'était faite à ce sujet, je ferai mon possible pour y répondre de nouveau.

Sympathies fraternelles de JULES à ALEXANDRE.

On nous écrit de Naples que M. Michel Solimène, conseiller d'État, professeur de droit constitutionnel et international, vient de mourir à l'âge de 69 ans ; c'était un fervent et sincère Spirite. L'année dernière, nous avons eu le bonheur de lui serrer la main. C'était un des hommes les plus éminents de la grande cité napolitaine qui, à l'époque où nous l'avons connu, l'avait envoyé au congrès de Gand, pour représenter sa Société littéraire et artistique. Naples perd un de ses plus grands citoyens, et nous un vaillant et solide lutteur. Que dis-je ? Nous ne le perdons pas, car il concourra aujourd'hui, comme sur la terre, à la propagation de nos communes convictions.

A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.